

Phil

Thomas Hellman

Numéro 133, avril 2012

Pour Leonard Cohen

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66255ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hellman, T. (2012). *Phil. Moebius*, (133), 17–25.

THOMAS HELLMAN

Phil

La première fois que j'ai rencontré Phil, il venait de sauter par la fenêtre du troisième étage de la faculté des études religieuses de l'Université McGill. Il avait atterri dans un gros tas de neige à quelques mètres de l'escalier devant la porte d'entrée où j'étais assis avec mon café. «Tu devrais essayer mon gars, c'est comme tomber dans un nuage!» Seul le haut de son corps dépassait : son visage, sa barbe et ses cheveux grisonnants étaient couverts de neige. Il rassembla les quelques objets qui s'étaient éparpillés autour de lui – un livre, une bouteille, quelques papiers – et dégagea son corps en écartant la neige comme un nageur faisant la brasse. Il se précipita en haut de l'escalier et s'engouffra à nouveau dans le bâtiment. «Je vais essayer du quatrième!»

Phil est devenu mon ami. Je le voyais presque tous les jours devant l'entrée de la faculté. Parfois il était calme, posé, il me questionnait sur mes cours, se moquait gentiment d'un professeur qui passait devant nous. D'autres fois, ses yeux semblaient aspirés à l'intérieur, son regard devenait distant, la réalité dans laquelle on se rejoignait était éclaboussée par un trop-plein de son imagination. Il se mettait à me raconter des histoires délirantes sur les auteurs ou les personnages des livres que je lisais : «J'ai gagné au bras de fer contre le capitaine Achab dans un bâtiment abandonné du vieux port... Maxime Gorki se promène saoul la nuit sur Saint-Laurent et donne des coups de pied dans les poubelles... Hier soir, j'ai bu des shooters avec Leonard Cohen au Copacabana... Et Dostoïevski était notre serveur!» Une fois, notre conversation a été interrompue par le bruit ahurissant d'une auto qui

montait la rue à toute allure. Phil m'a dit que James McGill, le fondateur de l'université (mort en 1813), avait demandé aux scientifiques du pavillon voisin d'inventer des machines très sophistiquées, intégrées subtilement aux briques, aux parcmètres et aux lampadaires, pour amplifier une fréquence particulièrement désagréable du bruit des voitures dans le but précis de le chasser, lui, Phil.

Le pavillon des études religieuses était un bâtiment de pierre qui ressemblait à un mélange entre une église et un château. Il y avait une chapelle en bois, une bibliothèque aux murs tapissés de livres, un foyer pour les étudiants avec une machine à café gratuit. L'ambiance était accueillante, paisible. Les visages que l'on croisait semblaient absorbés par des questions lointaines, métaphysiques. Le monde extérieur avec le centre-ville, les voitures, les gratte-ciel était à peine réel, distant comme un rêve. La faculté attirait beaucoup de personnages excentriques, comme ce professeur de philosophie et de religion bouddhistes qui se promenait toujours avec un balai pour écarter de son chemin les petits insectes qu'il ne voulait pas écraser... Et puis il y avait Phil. Avec son sens de l'humour, ses conversations extraordinaires et ses visions hallucinantes, il plaisait aux étudiants et aux professeurs. Il aimait surtout parler de littérature. Il se promenait avec un livre et lisait des passages à haute voix. On disait qu'il venait d'une riche famille montréalaise, qu'il avait obtenu un diplôme de l'université... Il intriguait. Parfois, quand il s'endormait sur un canapé dans le foyer des étudiants ou quand il lavait ses pieds dans la salle de bain, un agent de la sécurité le reconduisait vers la sortie. Mais le plus souvent il restait dans les escaliers, buvait du café, parlait aux gens, aux écureuils, aux oiseaux.

Un après-midi de septembre, j'ai décidé d'aller marcher sur le mont Royal après mes cours. J'ai traversé le parc jusqu'à l'une des parties les plus sauvages de la montagne: un genre de *no man's land* serré entre le quartier Outremont, l'Université de Montréal et le cimetière. Je suivais un chemin à peine aménagé dans la forêt lorsque j'ai entendu un bruit venant de la droite. Une grosse masse brune bougeait derrière un buisson, faisait craquer les branches, et avançait vers moi... Tout d'un coup la tête

de Phil est apparue, des brindilles et des feuilles plein les cheveux: «Phil! Qu'est-ce que tu fous là? Comment ça qu'est-ce que je fous là? a-t-il répondu, qu'est ce que *tu* fous là? Moi *j'habite* ici, ha ha ha!» On est allés s'asseoir sur une grosse pierre face à la ville qui s'étalait en dessous comme une mer urbaine entourant la montagne. «Ça fait dix ans que je dors ici en été quand il fait chaud, m'a-t-il dit, attends, je vais te lire quelque chose...» Il a fouillé dans sa poche et en a sorti un morceau de papier chiffonné avec un texte écrit à la main. Il a commencé à lire:

*Traverser les champs
aux abords du mont Royal,
Fletcher's Fields sous mes pieds,*

réveillé

par le soleil

*dans les feuilles,
l'appel des oiseaux,
dans le vaste parc
où je vis
sur une terrasse
à flanc de montagne
chaque été depuis dix ans...*

Phil a interrompu un moment sa lecture pour boire au goulot d'une petite bouteille de whisky qu'il avait dans sa poche. Un oiseau sautillait à quelques mètres devant nous. Soudain, on a vu une forme noire tomber du ciel, une chouette immense, serres écartées, qui a emporté le petit animal sur l'une des hautes branches au-dessus de nos têtes. Il y a eu un petit bruit de lutte et puis plus rien. Des plumes voletaient autour de nous comme des flocons de neige... «Oh oh! La chouette reste là pour manger! Elle veut entendre la suite de mon poème!» Phil s'est levé et s'est mis à réciter plus fort, en tendant son visage vers le rapace dont une partie du corps dépassait du feuillage, tout en haut de l'arbre.

Parfois

l'habitude

*me pèse,
d'autres fois,*

*je remercie Dieu
pour la solitude.
Mon esprit se souvient
de la coagulation du trafic,
les foules du boulevard...
Je ne suis pas différent*

*de l'homme ordinaire,
je ne fais que cultiver*

*un rêve de nature
autre que le rêve de tous les jours...*

Phil s'adressait à l'oiseau, comme un poète antique aux pieds de l'empereur. Sa voix semblait glisser en bas de la pente et se dissoudre dans la ville où les lumières s'allumaient une à une. La nuit arrivait vite. L'horizon était rouge et orange. Phil avait du mal à lire. Je me suis levé et j'ai éclairé son papier avec le feu de mon briquet.

*Mais voilà que la frontière arrive,
l'aventure commence,
d'homme des montagnes*

*je me transforme
en gitan des rues
traversant le boulevard
vers le centre-ville.
Je ne vois plus la tristesse des ruelles,
l'ombre de la nuit danse
avec le soleil levant
qui invite tous les hommes à l'espoir.
J'avance comme ça*

*vers mon café du matin
et mon amour qui m'attend là...*

Phil a cessé de lire et s'est prosterné. « Je ne savais pas que tu écrivais », lui ai-je dit. « Tous les jours ! » m'a-t-il répondu en se levant. « Bon, il faut que j'y aille. Je dois rejoindre mon lit. Hahahaha ! On se revoit bientôt. » Et je l'ai vu disparaître dans le petit chemin, entouré des hauts arbres qui faisaient comme une voûte de cathédrale verte au-dessus de son corps avalé par la nuit.

Phil a brusquement cessé de venir à la faculté des études religieuses. J'ai entendu dire qu'il s'était baigné, en plein milieu de l'après-midi, dans la fontaine en face du pavillon des arts et que la police de l'université lui avait interdit pour toujours l'accès au campus. Un jour, je l'ai aperçu rue Saint-Laurent, en train de fouiller dans une poubelle. Il m'a appelé : « Viens voir ! J'ai quelque chose pour toi ! Ce sont mes poèmes... » Je lui ai donné un billet de vingt dollars. « Wow ! Merci *Mister Moneybags* ! » Et c'est devenu mon nom pour lui, Monsieur sac d'argent... C'était un petit livre d'une vingtaine de pages avec une couverture bleue. Le titre, écrit à la main, était *La route ouverte de toujours*. À l'intérieur il y avait une dizaine de poèmes dactylographiés, et une dédicace, écrite à la main : « Pour ma fille en Inde ».

Phil a commencé à produire plusieurs livres par année. Parfois, en pleine rue, il surgissait de nulle part et se précipitait vers moi en agitant un nouveau recueil dans sa main : « Moneybags ! J'ai quelque chose pour toi ! » Il en avait toujours plusieurs copies sur lui. « Ça marche bien ! Je les vends tous ! » Les livres changeaient de dimensions, d'épaisseur. Mais c'était toujours la même composition artisanale, le même genre de papier, la même couverture cartonnée jaune, orange, bleue, grise... Les titres étaient : *Promesse du printemps : poèmes de neige*, *Poèmes pour les oiseaux*, *Promesse de l'eau qui scintille*, *Douce terre qui roule*... Il parlait de la nature, de ses nuits sur le mont Royal, de ses voyages à Toronto, Paris, Bénarès ou ailleurs. Il décrivait ses conversations avec Pierre Elliot Trudeau, Dostoïevski, Tennyson. Il racontait ses journées à flâner sur la rue Saint-Laurent, l'avenue du Parc, le carré Saint-

Louis, le campus de l'Université McGill... Je redécouvrais mon univers, coloré par son regard : les visages qui apparaissaient et disparaissaient se recyclaient comme les boutiques, les vieux bâtiments que l'on démolissait pour en construire de nouveaux dans ce quartier populaire qui se transformait en quartier bourgeois branché. Certaines choses ne changeaient pas : les oiseaux, les écureuils, les jolies filles au printemps, les étudiants avec leurs livres sous le bras, les personnages que l'on revoyait toujours, assis à la même terrasse, sur le même balcon, longeant les mêmes murs, assis au même bar, tous ces visages qui faisaient partie du décor, comme Phil, à la fois observateur et participant, écrivant dans son petit carnet, nourrissant les oiseaux, fouillant dans les poubelles à la recherche de canettes vides à échanger contre quelques sous :

Vive l'homme aux canettes !

*au plus bas du prolétariat
chutant dans une poubelle
pour assouvir sa dépendance*

*— alcool, cigarettes, prostituées —
mille canettes il faudrait
pour payer l'amour,
deux semaines à canetter
sans être certain du résultat.
Pour assouvir son désir d'alcool
une journée suffit
ce qui ne veut pas dire que
la vertu assouvit*

*le vice.
Vive la poubelle !
chose des plus détestées
qui assouvit*

*l'armée des hommes qui creusent
à la recherche de canettes
cinq sous la pièce.*

Beaucoup d'histoires couraient autour de Phil : certains disaient qu'il était le descendant d'aristocrates russes exilés au Canada, que sa fille était une actrice de cinéma très célèbre. D'autres disaient que l'amour de sa vie était madame Maurichère, la secrétaire taciturne de la faculté d'études religieuses. Elle l'avait rendu un peu fou et depuis il errait autour du pavillon en parlant aux oiseaux... La vérité ressemblait plus à ceci : quand Phil était étudiant en anthropologie à l'Université McGill, il avait rencontré une femme, très jeune, comme lui. Ils avaient eu un enfant. Phil avait vécu avec sa petite famille pendant quelques années, puis il avait commencé à plonger dans sa propre réalité. Les médecins l'avaient diagnostiqué schizophrène. Il avait suivi quelques traitements, refusé de prendre des médicaments... Il avait quitté la maison familiale pour toujours quand sa fille n'avait que cinq ans. Depuis, il vivait dans la rue, buvait beaucoup, fouillait de temps en temps dans les poubelles, dormait sur la montagne, dans des refuges, ou dans des chambres que sa famille louait pour lui. Phil et sa fille avaient continué à se voir régulièrement même si, adolescente, elle avait parfois fait semblant de ne pas le reconnaître quand elle se promenait avec ses amies dans la rue. Elle était devenue photographe en Inde et lui écrivait régulièrement. Phil répondait par des poèmes :

*Le monde
est un petit village
que je viens de quitter
pour errer
sur les autres routes
vers le cosmos
moi, crachat dans l'océan
alors que les grandes marées
roulent et rugissent,
heureux
comme un ruisseau limpide
sous les yeux des gémeaux.
Le monde est un
petit village
et l'océan,*

*tes yeux
qui pleurent
sous le regard des gémeaux.*

Un jour que je remontais la rue Saint-Laurent, j'ai vu Phil sortir d'une boutique avec deux cafés : « Moneybags! Hohoho! L'été est arrivé! Yeeehaaaa! Viens, je vais te présenter quelqu'un... » Je l'ai suivi jusqu'au parc des Portugais. Comme toujours quand il fait beau, des vieillards avec des cannes étaient assis sur les bancs publics, discutant, fumant la pipe, nourrissant les oiseaux, regardant les gens passer. Phil se dirigea vers l'un d'eux, assis tout seul à l'autre bout du parc, une casquette repliée sur les yeux. Comme on s'approchait, il leva les yeux vers nous : « *Thanks for the coffee Phil, next one's on me.* » Phil nous présenta. « Les amis de Phil sont mes amis », me dit Leonard Cohen en me tendant la main. Les oiseaux chantaient, les vieux Portugais parlaient fort, le ciel était bleu. Leonard Cohen prit dans sa poche un livre de Phil et commença à le feuilleter.

J'écris ceci un soir d'hiver à Montréal. Il fait moins vingt degrés. Tout à l'heure : je traversais l'ancienne gare de triage, ce grand terrain vague entre Outremont et Parc-Extension qui ressemble à un immense champ de neige, un vaste désert blanc, perdu en plein milieu de la ville. Il faisait nuit et de minces filets de fumée s'élevaient au-dessus des toits, restaient suspendus, immobiles, comme gelés dans le ciel. Mon cerveau bourdonnait, des choses à faire, des échéances, des obligations, demain et hier, la semaine prochaine, plein de mots qui se heurtaient à l'intérieur de ma tête et que j'essayais de faire taire en regardant mes pieds briser la surface blanche et lisse, essayant d'imaginer que je marchais dans l'Arctique... En levant les yeux, j'ai vu une silhouette apparaître au loin. Je me suis demandé qui ça pouvait être, on croise si peu de gens par ici... La silhouette s'est approchée... et c'était Phil. Je ne l'avais plus revu depuis cinq ou six ans. Il m'a pris dans ses bras : « Ho ho! Moneybags! Wow! Ça fait longtemps! C'est bizarre! Je ne viens jamais par ici... Synchronicité! » Je lui ai demandé de ses nouvelles. « J'écris encore... J'ai un appartement... Et j'ai trouvé un

travail aussi... Tous les dimanches je joue de la flûte dans une église...» «Je ne savais pas que tu jouais de la flûte, Phil.» «La vie joue de la flûte. J'essaie de l'accompagner! Hahahaha! Au fait j'ai écrit un nouveau livre...» Je lui ai glissé un vingt. «Wow! Tu fais ma journée!» «Non Phil, c'est toi qui fais la mienne...»

En rentrant à la maison j'ai ouvert son livre à la première page et j'ai lu :

Il y a une sorte de musique

*de flûte ou de guitare,
de sitar ou de piano,
la perfection, parfois,*

*en harmonie avec la décadence.
Je ne peux qu'excuser ma vie personnelle*

dans la certitude

que mon expérience avec la flûte

*s'élève dans une salutation à l'église.
Je quitte l'atmosphère de la messe du dimanche
après avoir joué de la musique,
et, comme par un massage, mon esprit est apaisé;
la réalité de décadence que je vis parfois
devient prière,*

*une pour la société en général,
une autre pour la sensation que je recherche :
adoucir le réel et l'aimer.*

Note

Les poèmes dans ce texte sont de Phil Tétrault, traduits de l'anglais et adaptés par Thomas Hellman.